

# La force singulière de Sylvia Plath

Les journaux des années 1950 à 1962, deux recueils inédits de poèmes,  
et, comme en écho, l'essai de Joanny Moulin sur Ted Hughes

## JOURNAUX 1950-1962

de Sylvia Plath.

Avant-propos de Ted Hughes.  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
et préfacé par Christine Savinel,  
Gallimard « Du monde entier »,  
492 p., 185 F, (28,20 €).

## ARBRES D'HIVER

(Winter Trees)

de Sylvia Plath.

Traduit par Françoise Morvan  
précédé de LA TRAVERSÉE  
(Crossing The Water)  
traduit par Valérie Rouzeau,  
présentation de Sylvie Doizelet,  
Poésie-Gallimard, éd. bilingue,  
288 p., 46 F, (7,01 €)

## TED HUGHES.

### LA LANGUE RÉMUNÉRÉE

de Joanny Moulin.

L'Harmattan, « L'Aire  
anglophone », 320 p.,  
170 F., (25,92 €)

C'est la chronique minutieuse d'une souffrance à vif qui vous saisit à la gorge. Une souffrance d'autant plus poignante qu'on en voit toujours l'avertissement : une formidable pulsion de vie, ardente et drôle, où se nourrit la frénésie d'écriture. De cette splendide énergie enchaînée dans la glace du désespoir, naît la force singulière des *Journaux* de Sylvia Plath.

Son ex-époux, le poète anglais Ted Hughes, fut longtemps réfractaire à leur publication. Dans des *Carnets intimes* parus en 1991 (1), le lecteur français avait pu en avoir un aperçu d'une soixantaine de pages relatives aux années 1956, 1961, 1962. Mais il aura fallu attendre dix-sept ans, pour que soit traduite l'édition anglaise de 1982, allant de l'entrée de Plath à Smith College, dans le Massachusetts (1950), jusqu'à la veille de son suicide, à Londres, en 1963, à l'âge de trente et un ans. Encore ces douze années sont-elles amputées de passages jugés « trop érotiques » ou « trop méchants ». Encore y

manque-t-il deux carnets de la toute fin, l'un ayant été perdu, l'autre – tenu jusqu'à trois jours avant sa mort –, détruit par Hughes lui-même.

Malgré cela, ces quelque cinquante pages nous aident à remonter aux sources du mystère Sylvia Plath. Elles nous conduisent au plus près du « vrai moi » de l'écrivain – celui qui, note Ted Hughes, « reste en général muet, enfoui sous le va-et-vient des (...) « moi » secondaires et trompeurs ». On y voit une jeune femme mystérieuse et fragile qui dit « n'aimer personne », se juge avec sévérité (« du rien qui fait semblant ») et se somme « d'oublier son fichu petit moi égocentrique ». Un esprit qui doute de sa capacité à écrire, et « reste dans sa cage à pleurer, impuissant, dans l'autodénigrement et l'imposture ». « Mon univers s'écroule, note-t-elle. Le centre ne tient pas. »

## VERTIGE

On y voit la peur nue : « Je veux me tuer pour fuir toute responsabilité et, dans l'abjection, rentrer en rampant dans le ventre maternel. » On y sent, comme dans *La Cloche de détresse*, le vertige d'en finir : « Vraiment, jamais je n'ai frôlé le suicide comme à présent, avec ce sang groggy, insomniaque, qui se traîne dans mes veines. » Et puis, parfois d'une phrase à l'autre, l'allégresse revient : « Je suis (...) dans l'ébullition joyeuse de quantité de petites marmites sur le feu de mon enthousiasme : Byron, les voyages à venir, Yeats (...) Tout est si merveilleux et riche de promesses. » Ce qui n'efface jamais la peur de ne pas réussir à créer, d'être submergée : « Le temps : vague colossale, la marée qui déferle sur moi, me noyant, me noyant. »

Les métaphores marines sont nombreuses dans *La Traversée* et *Arbres d'hiver* : « Des falaises/ Noires et menaçantes, et la mer qui explose/ Sans fond, sans fin, sans rien face à elle/ Blanchie par le visage des noyés ». Ailleurs : « Le clair de lune, cette falaise de craie/ Au fond de laquelle

nous gisons/ Dos à dos... » Présentant ces deux recueils posthumes publiés à Londres en 1971, Sylvie Doizelet note : « Chaque nuit une vague vient recouvrir ce qui a été vécu, écrit. Le poème de la veille a été mis à l'abri. Mais rien ne peut être construit. » Et l'on bute sur ce constat obsédant : rien ne se construit ; tout s'effondre comme les falaises de craie ; « le centre ne tient pas ».

On trouvera des correspondances entre ces *Journaux* et les recherches de Ted Hughes telles qu'elles apparaissent dans l'essai de Joanny Moulin. Leurs conceptions de l'écriture semblent quelquefois se répondre. Plath veut rassembler ses forces créatrices en « une boule serrée ». Hughes préconise de considérer l'écriture « comme un cent mètres ». « Je veux écrire parce que je ressens le besoin d'exceller dans un moyen d'expression (...) de la vie », note Plath, tandis que Hughes conseille des exercices consistant à décrire aussi minutieusement que possible quelque objet familier, puis à « fondre » dessus pour atteindre à un « idéal de concision et d'immédiateté ». Écriture, mais aussi vision du temps, présence de la nature, tentative de retrouver ce qu'Artaud appelait « une langue d'avant les mots » : le livre de Joanny Moulin, érudit et précis, donne très envie de s'absorber dans les poèmes de celui qui fut, jusqu'à sa mort en 1998, le poète lauréat de la couronne britannique. Malheureusement, les traductions de Hughes sont aujourd'hui épuisées (2). On rêverait pourtant de le lire, lui aussi, dans une collection bilingue telle que « Poésie »/ Gallimard. Non loin de Sylvia Plath – côte à côte ou dos à dos...

Florence Noiville

(1) La Table ronde.

(2) Signalons néanmoins, parus cette année. *New Selected Poems. Lire Ted Hughes*, sous la dir. de Joanny Moulin (Ed. du Temps, 256 p., 95 F., 14,48 €) et pour la jeunesse, *Le Géant de fer*, ill. de Jean Torton, Gallimard, « Folio cadet », 39 F (5,95 €). A partir de 6 ans.